



© Alice Piemme

DOSSIER DE PRESSE

Frou-Frou, une vie sauvage

Caroline Lamarche | Gaëtan Lejeune | Serge Demoulin

09.04 > 26.04.24



CONTACTS PRESSE

Luana Staes
0476 04 57 87
luana.staes@theatre-martyrs.be

Sophie Dupavé
0475 44 17 21
sdupave@theatrenational.be

Sommaire

Le spectacle.....	3
Note d'intention.....	4
Entretien avec Gaëtan Lejeune	6
Photos du spectacle	9
Extraits du texte.....	11
Biographies	12
Générique.....	14

Le spectacle

Louis est un homme un peu esseulé. Bénévole dans un centre de revalidation pour oiseaux, il croise une cane blessée, à l'oeil vif mais fuyant, dont il va prendre soin chez lui et qu'il nomme Frou-Frou. Pourra-t-elle voler de nouveau ? Au prix de quelles péripéties ? Et dans cette rencontre lumineuse et poignante, qui aide l'autre finalement ?

Premier texte du recueil *Nous sommes à la lisière* consacré aux alliances délicates entre la vie sauvage et le monde des humains, *Frou-Frou, une vie sauvage*, parabole d'une émancipation conjointe, étonne, bouscule et touche.

Avec sa lucidité coutumière, Caroline Lamarche aborde les enjeux contemporains de la biodiversité tout en déployant une « histoire de bêtes » aussi concrète qu'extraordinaire. Elle nous enjoint à la nécessité de protéger le vivant, elle nous dit la violence sous-jacente de notre monde, la difficulté à s'y faire une place, nous alerte du risque aussi d'avoir un jour un ciel sans volatiles ; son écriture ramifiée trouve en Gaëtan Lejeune l'interprète idéal d'une narration aérienne et précise.

Un seul en scène sur le fil, intime et fluide, mais aussi vif et sauvage, sur les interdépendances de l'animal et l'humain, et leurs fragilités mutuelles. En prise constante avec la terre, *Frou-Frou, une vie sauvage* nous fait rêver très haut, sourire au cœur.

D'après la nouvelle « *Frou-Frou (une vie sauvage)* » dans le recueil « *Nous sommes à la lisière* », éditions Gallimard (prix Goncourt des Nouvelles 2019).

Note d'intention

J'ai perdu ma maman il y a cinq ans et cela m'a renvoyé à la fragilité et à la beauté de la vie.

Si je fais ce métier, c'est pour chercher cette vibration, pour tenter de la saisir. J'ai eu la chance énorme de recevoir la réécriture de *Frou-Frou* des mains de Caroline Lamarche. Les mots et l'histoire écrite par Caroline et le théâtre qu'ils peuvent générer contiennent ce tremblement de vie.

Ce projet s'est concrétisé à la suite de lectures, notamment au festival Corps de texte à Liège, et après des premières traversées brutes « sans brochure ». Ces premières traversées nous ont convaincu·es de la possibilité d'un moment à la fois extrêmement simple et dense, parlant à l'intime de chacun·e et générant des émotions fortes. Caroline a l'art d'osciller entre légèreté et gravité, de faire se côtoyer le presque drôle et le tragique.

Ce projet est donc né d'une rencontre entre un acteur et une grande romancière et nouvelliste. Porter la parole de Caroline pour l'acteur que je suis c'est porter la parole d'une femme, mais c'est aussi aller vers ma propre part féminine. Caroline est engagée et soucieuse de la place de l'humain·e, comme le met en lumière ces quelques mots tirés d'une note d'intention écrite pour le projet :

« Si Frou-Frou est inspiré d'une histoire vraie, ce qui a décidé de la forme finale du texte c'est la rencontre d'un comédien que j'avais aimé dans d'autres productions, Gaëtan Lejeune.

Le texte aurait pu s'intituler « histoires d'un canard » si je n'avais voulu ménager un certain suspense, laisser l'auditeur·ice s'interroger sur l'identité de la « personne » dont parle le narrateur.

Qu'il s'agisse, en définitive, d'un oiseau, et d'un oiseau banal (une cane) n'a pas d'importance.

L'essentiel est qu'il s'agisse d'une personne sauvage, inadaptée, coincée entre deux mondes. Et qu'elle choisisse le narrateur comme celui qui peut la « sauver ».

L'histoire est celle d'un apprivoisement mutuel entre deux êtres marginaux. Ou plutôt d'un chemin fait ensemble pour un temps. Chemin qui croise d'autres personnages (des adjutant·e-s, des opposant·e-s) évoluant en « milieu fermé » ou au « naturel » et fomentant diverses péripéties, au fil d'un récit digressif dont l'issue non élucidée est porteuse d'espoir et de nostalgie à la fois.

Reste une histoire inoubliable pour le narrateur. Et on l'espère pour les spectateur·ice-s/auditeur·ice-s. Une histoire de bêtes où l'animalité se fait métaphore, faisant irrésistiblement penser à certaines situations familières aux humain·e-s ; solitude, blessures, soin à autrui, fin de vie, rapport à l'étranger. Se pose en filigrane la question de l'appauvrissement de la biodiversité, avec la menace à terme d'un ciel « vide d'oiseaux ». C'est aussi de notre diversité dont il est question de nos chants, de nos voix multiples, éclatantes ou ténues, de leur affaiblissement ou de leur résistance.

Raconter une histoire. Revenir au degré le plus simple du rapport à l'auditeur·ice/spectateur·ice. Se tenir sur un fil où l'émotion reste légère, où la gravité flirte avec le sourire, où la méchanceté peut s'expliquer et a ses raisons, où la bonté demeure mystérieuse, où le noir et la lumière se mêlent intimement.

La proposition de Gaëtan a accompagné la publication du recueil Nous sommes à la lisière. Nous sommes à la lisière, dans l'urgence du chaos planétaire, bêtes et humain·e·s, d'un bouleversement radical de nos existences ».

Gaëtan Lejeune

Entretien avec Gaëtan Lejeune

Peux-tu me parler de la genèse du spectacle ? Qu'est-ce qui a motivé la collaboration avec Caroline Lamarche et la création de ce spectacle ?

Le premier moment, c'est Caroline qui est venue vers moi et m'a dit, il y a plusieurs années : « J'aimerais bien t'écrire un texte ». On s'est relancé et elle m'a dit : « Écoute, j'ai une idée. J'ai un texte qui a déjà été écrit en partie et que je voudrais transformer pour toi ». Pour être très franc, je me souviens même du jour où elle me l'a offert, du moment où elle m'a dit : « Je vais publier un recueil avec toutes les nouvelles que j'ai écrites pour les animaux » dont *Frou-Frou* qu'elle venait de réécrire pour moi. Et puis, on a eu des lectures, Caroline et moi. On a commencé à faire quelques petites coupures et j'ai fait venir Serge (Demoulin), pour la mise en scène, et Frédéric (Vannes), qui fait la direction technique. Pourquoi Serge ? Parce que c'est un acteur, c'est quelqu'un que je connais depuis très longtemps mais qui vient d'un autre horizon que le mien. Je savais qu'il pouvait m'apporter des outils que je n'avais pas. J'aurais pu faire appel à d'autres gens avec lesquels j'avais déjà travaillé, mais j'ai volontairement fait appel à un acteur. Il y a quelque chose de très important dans ce projet : la porosité entre le plateau et le texte. Il fallait vraiment que le spectacle naisse du plateau. C'est un récit tellement ténu que je ne savais pas ce que ça allait donner sur scène. On a très vite senti qu'il y avait du théâtre possible, mais du théâtre qui vient de rien. C'est un endroit que j'aime, l'endroit où ça part du plateau. C'est pour ça que je voulais quelqu'un comme Serge qui connaît bien cela.

Après, ça a commencé à grandir. Entre-temps, la Maison de la Culture de Tournai avait proposé de prendre en charge la production, et on est passés à l'étape suivante. J'ai eu peur à un moment qu'on ne reste pas sur le chemin que j'avais entamé avec Caroline. Et heureusement, c'est resté. Je voulais vraiment que ça reste à l'endroit du ténu, de la délicatesse. Pour moi, mettre en scène, c'est aussi regarder et j'avais confiance en Serge pour ça, notamment sur la fluidité et la douceur de son regard. Le plaisir de porter un projet, c'est aussi d'être dans l'endroit du partage et ça s'est passé comme ça. Tout est né où je rêvais que ça naisse. Il y a eu la confiance de Tournai qui était incroyable, et la confiance de Philippe (Sireuil).

De quoi s'inspire le texte de Caroline Lamarche ? Qu'est-ce qui t'a marqué dans ce texte ?

Ce texte est vraiment un cadeau. Et comme toujours, consciemment ou non, il y a des choses intimes qu'on véhicule. C'est le cas ici pour moi, notamment la douceur. C'est un texte d'une autrice, dans lequel il y a du masculin et du féminin. Je crois que c'est cette rencontre qui est intéressante. La force incroyable de Caroline, c'est vraiment qu'elle a l'air de vous raconter une histoire toute simple, ici d'un canard, mais elle parle du monde. Ça véhicule de l'intime et de l'universel.

Ce texte est directement inspiré de sa vie. Elle a vraiment été bénévole dans un centre d'oiseaux blessés. Elle a vécu cette histoire. Frou-Frou a existé. J'ai vu des photos de Caroline et Frou-Frou. Au départ, c'est donc elle qui a vécu cette histoire de rencontre, de solitude et de fusion avec une cane. Elle y est très attachée. Elle voit vraiment l'animal comme un être humain. C'est une rencontre entre deux êtres marginaux. Je trouve ça tellement beau. Il y a une phrase que j'aime bien défendre et qui me touche particulièrement dans mon rapport au théâtre : « Ce sont deux êtres ordinaires qui vivent quelque chose d'extraordinaire ». L'homme n'est pas un être extraordinaire. C'est quelque chose que je voulais défendre. C'est juste un homme qui est arrivé là et dans ma tête, il arrive sur le plateau et il se fait qu'il y a des gens, alors il se met à leur raconter son histoire. C'est un homme ordinaire, on ne sait pas ce qu'il fait dans la vie. Il est seul. Rien n'est dit là-dessus. Juste, il a une petite maison dans un quartier sélect et il se rend au refuge pour oiseaux. C'est un homme très solitaire, et il rencontre cette cane qui le prend pour sa maman. C'est quelque chose qui arrive vraiment, les canards sont des animaux qui s'attachent très fort. C'est un lien qui se crée. C'est une histoire d'amour.

Le canard, dans les contes, est souvent l'animal boiteux. Ce n'est pas l'ours, le cheval ou l'aigle. Ce n'est pas un être majestueux, mais c'est ça qui est beau. Autour de ces deux êtres ordinaires, il y a des êtres aussi en proie à la solitude. C'est quelque chose auquel Caroline est très attachée. Même pour la voisine, qui est vraiment une bourgeoise détestable, il y a une petite phrase à la fin qui dit : « Le chagrin fait les yeux fatigués aussi ». Et ça, c'est l'humanité de Caroline. Elle a besoin de le souligner, parce qu'il y a de l'humanité partout, même chez Cédric, le bénévole un peu pénible du refuge dont le personnage principal se moque avec tendresse. Chaque être humain dans le texte est traité avec beaucoup d'empathie. Il y a aussi le personnage de Manju, que Caroline a également connu. C'est un personnage qui est un peu de l'ordre du conte. C'est une personne qui a été adoptée en Inde, qui porte de la douleur en elle mais qui a aussi beaucoup de poésie et qui, par sa langue, a un côté un peu magique.

Caroline a vraiment cette manière de regarder tous les êtres avec une humanité très forte, une douceur incroyable, mais aussi de la violence. Quand elle a besoin de dire le noir, elle le dit. Ça va parfois très loin. Elle n'a pas peur d'aller dans des zones très sombres, quand elle parle du suicide et des gouffres, par exemple. Il y a du gouffre dans ce texte, des moments où c'est au bord du vide, où il y a du désespoir (notamment quand le personnage principal parle de son père). Il y a vraiment la violence du monde qui surgit, avec la peur de la différence. C'est en ça que c'est une grande écriture. Mine de rien, il y a de l'espoir, du désespoir, de la gravité, mais beaucoup de pudeur aussi.

Au-delà de ce récit très sensible, de cette histoire d'amour, Caroline évoque la gravité de la disparition de nombreuses espèces d'oiseaux sur les dernières décennies. Que dit le spectacle des enjeux actuels concernant la (perte de la) biodiversité ?

Oui tout à fait ! Quand elle dit que les oiseaux vont disparaître, ce sont des choses réelles. Il y a des chants d'oiseaux qu'on n'entend déjà plus aujourd'hui. Elle parle vraiment de la violence du monde, mais aussi du peu de place laissée au tangible et à l'humain. Ce qu'on a vécu avec le Covid témoigne de ça aussi, de la place de l'humain, du sensible, de la différence. Et puis il y a le rapport au monde. On le voit dans le titre de son recueil *Nous sommes à la lisière*, et oui, nous sommes à la lisière de quelque chose de désastreux, d'une catastrophe qui concerne aussi bien, et même plus, les animaux, mais aussi l'humain. On est dans le même bateau. Et la disparition des oiseaux est réelle. La mort est très présente dans le refuge et dans l'écriture de Caroline. Elle parle du fait que les oiseaux sont retrouvés morts le matin dans leurs cages, les oiseaux qui en ont marre et qui se laissent mourir. C'est bouleversant, vertigineux. Le sauvage surgit peu à peu. La part animale aussi. Il y a vraiment de l'universel, et du politique même, mais ce n'est jamais « discours ». Il n'y a aucun discours chez Caroline, le poids politique surgit au détour d'une phrase, au détour d'un mot.

C'est la première fois que tu fais un seul en scène. Comment l'as-tu vécu ?

J'ai souvent eu des envies de seul en scène, mais je n'en avais jamais fait. C'est la première fois en effet. Ce qui est beau, c'est que c'est un endroit singulier. C'est un solo qui se détache des autres pour ça, parce que ce n'est pas vraiment un récit de vie, ce n'est pas vraiment autobiographique. Et ce n'est pas dans un désir de performance. Ce n'est pas le but. C'est vraiment l'endroit de l'échange de l'humanité. Et puis, c'est un texte qui parle de solitude donc c'est plus qu'à propos. C'est une joie parce que c'est ce texte-là. C'est un vrai plaisir mais c'est étonnant à vivre. C'est à la fois être seul sur le plateau mais avec les gens dans l'ombre. J'aime ce rapport avec les spectateurs, que ce soit dans un seul en scène ou pas. Il y a des moments où le public est paysage, des moments où le personnage est directement avec lui... C'est ce voyage qui est beau à créer. Être sur un plateau seul, c'est aussi accepter qu'il y ait de l'inconnu qui t'arrive. Il faut être ouvert et ce n'est pas toujours évident mais c'est comme ça que doit naître un projet comme celui-ci. Chaque projet doit avoir sa naissance juste.

Peux-tu nous en dire plus sur la scénographie et les raisons qui ont motivé le choix d'une mise en scène aussi épurée ?

Sur ce type de projets, c'est toujours délicat. C'est comme pour un autre projet sur lequel j'ai travaillé, *Des caravelles et des batailles*. On travaillait avec des chaises dans le vide, dans rien. Puis, il y a eu le moment de se dire : « Mais qu'est-ce qu'on fait avec l'espace ? ». On était dans un grand lieu et il fallait créer un espace, qui au final était très simple. C'était juste un sol et des murs. Je voulais que cette impression que ça naisse là, reste, qu'il n'y ait pas une esthétique pré-déterminante. Je voulais vraiment que ça reste à l'endroit du ténu, mais je savais aussi qu'il fallait un espace structuré. Un jour, Laurence (Hermant), la scénographe, est arrivée avec son élégance, son univers, et avec ce fameux tapis bleu. Pour être honnête, au départ, ce tapis bleu m'a fait très peur. J'avais peur que quelque chose existe avant les mots, que les gens y voient une piscine (*rires*). Qu'ils y voient de l'eau avant que le texte ne l'amène. J'avais vraiment peur qu'il y ait un espace qui préexiste. Mais je crois que le fait qu'il soit très simple, posé, ça amène justement de la profondeur et de l'élégance, aussi grâce à la lumière de Frédéric.

C'est pareil avec le costume que Laurence a amené. Elle est venue avec cette idée de la veste qui devient la cane. Je trouve ça tellement beau cette veste qui devient la présence de Frou-Frou mais qui en même temps reste juste un vêtement puisqu'elle n'est plus là.

En tout cas, la scénographie sur ce genre de projets, ce n'est pas quelque chose qui doit se décider en amont. Je ne crois vraiment pas, déjà parce que c'est très ténu et qu'il faut prendre uniquement ce dont on a besoin mais aussi parce que c'est quelque chose qui naît dans le processus. Ça a été le cas avec l'unique chaise présente sur le plateau. Il y a eu des petites zones sur lesquelles on savait qu'on allait devoir chercher, par exemple sur le corps. Deux personnes sont venues et ont été très précieuses pour ça, dont Caroline Cornelis, qui a mis en avant de très belles choses sur le corps. On voulait qu'il y ait des surgissements quand la sauvagerie se présente. On voulait travailler sur comment Frou-Frou existe à travers le corps de l'homme. Et puis, il y a Anne-Sophie Sterckx qui est venue travailler sur les chants d'oiseaux.

Quel est ton rapport à la nature ?

Justement c'est assez intéressant parce que je ne suis pas Caroline du tout (*rires*). Au contraire, je réagis très vite. J'ai une animalité très forte physiquement, j'ai quelque chose qui me fait réagir très brusquement. Je ne suis pas du tout quelqu'un de tactile avec les animaux. Je suis plutôt dans la fascination. J'ai peur des chiens d'ailleurs, j'ai dû faire un apprentissage avec un chien pour jouer dans la série *Ennemi public*. Ça me fascine mais je ne m'approche pas facilement.

Dans le paysage théâtral actuel, il est parfois rare d'assister à des spectacles proposant autant de légèreté. Comment porter ce type d'histoire intime et sensible sur scène ?

Je pense que ces endroits-là sont différents à amener et sont importants à amener. Ce sont des endroits qui contiennent du petit et du grand. Même de l'intime peut être valable avec 300 personnes. La sensation que j'ai pour le moment, c'est le vertige. Je ne sais jamais ce qu'il va se passer. Ce n'est pas une chose qu'on maîtrise, c'est plutôt un parcours qu'on maîtrise en partie mais l'imprévisible reste. Il faut accepter que, sur 1h15, il y ait des moments où ça fatigue un peu. Réussir à s'appuyer sur les gens aussi c'est important. Je crois que c'est précieux, cette relation aux spectateurs. Ce vivant-là au théâtre est très important aujourd'hui. J'aime l'idée que ce spectacle soit un moment, que tout d'un coup il y ait une traversée. C'est un moment qui se vit, ce n'est pas un spectacle. C'est un moment de rencontre, de partage d'une parole, d'un récit, d'une histoire, d'un vécu.

Propos recueillis par Luana Staes
Mars 2023

Photos du spectacle

Les visuels et teasers du spectacle seront disponibles sur notre site internet : <http://theatre-martyrs.be/>

© Alice Piemme





Extraits du texte

Voilà moins de six mois que je la connais et c'est ma plus belle lovestory. Parfois je la crois morte, mais ça ne correspond pas à son tempérament. Alors je préfère l'imaginer libre, même si elle a en quelque sorte disparu. À moins qu'elle ne soit là, tout le temps, sous mes yeux, parmi les autres, dans le flot, le flux, sous le vent qui commence à se faire vif et les feuilles qui tombent et se posent. Je ne sais pas.

Quand je dis nous, c'est surtout moi. Je vis seul, mais c'est nous. Surtout depuis qu'elle a disparu. J'ai besoin d'un nous dans ma vie. Y a-t-il encore des nous dans nos vies ?

Ce petit rien qui vous sauve, qui remet toute la machine en marche, et pour elle comme pour moi c'est les oiseaux, un ciel sans oiseaux, on crève, et pourtant c'est bien ce qui risque de nous arriver.

Parce que c'est dit dans les journaux, que les oiseaux d'ici ont disparu de moitié en trente ans.

Elle a donc, contrairement à ses congénères qui opèrent de vastes boucles, quand ils ne se contentent pas d'aller tout droit, elle a donc, disais-je, fait ce petit tour maladroit, un peu ridicule, même, comme une patineuse débutante qui se lance pour la première fois, je me suis dit qu'il y avait encore du boulot pour que ça ressemble à quelque chose, mais enfin ça y était : ELLE VOLAIT, ELLE SAVAIT VOLER. Et j'ai pensé que ça durerait toujours.

Je me suis dit : c'est elle, elle a trouvé sa liberté, solitaire comme Manju et comme moi. Et une certitude m'en venait, terrible et consolante à la fois. Oui, c'était sûrement elle, cet oiseau isolé comme un petit point sur une toile cirée ou une petite barque en plein océan.

J'en tremblais, mon cœur brûlait d'amour sublimé, le vent soufflait, le ciel était gris et sauvage, mais de temps en temps un soleil pâle faisait briller les vaguelettes, tout était un peu sombre mais vivant, contrasté, plein d'espoir.

Biographies



© Louis Monier

Caroline LAMARCHE (Texte)

Originaire de Liège, Grande Dame de la littérature belge et titulaire de nombreux prix : Prix Radio France, Prix de la Fureur de Lire, Prix SACD SCAM, Prix Quinquennal de la FWB pour l'ensemble de son œuvre et Prix Goncourt. Caroline a reçu le prix Goncourt des Nouvelles 2019 pour *Nous sommes à la Lisière* (Gallimard). Elle est publiée depuis 1995 chez L'Âge d'Homme, aux éditions de Minuit et chez Gallimard. Parmi ses romans et nouvelles, on peut citer entre autres *Le Jour du Chien* (Minuit, 1996), *Carnet d'une soumise de Province* (Folio, 2004), *La chienne de Naha* (Gallimard, 2012), *La mémoire de l'air* (Gallimard, 2014). Son livre *La Fin des Abeilles*, écrit autour de la figure de sa mère, est sorti en 2022 chez Gallimard. Elle a également publié un livre-documentaire autour de sa famille d'industriels, *L'Asturienne* (Impressions Nouvelles). Elle est traduite en anglais, espagnol, ukrainien, néerlandais etc. Son dernier ouvrage *Cher instant je te vois* paraît au mois de mars 2024 aux éditions Verdier.

Caroline publie également dans de nombreuses revues et pour des collectifs. Engagée et militante à la fois pour la défense de la culture, de la littérature et pour une société plus juste et plus humaine, elle a notamment recueilli des témoignages du personnel hospitalier pendant la pandémie (*Traces* avec Gael Turine) et travaille actuellement à un livre sur les victimes des inondations (avec François Deprez).

Elle est aujourd'hui auteure associée au Théâtre National.



Gaëtan LEJEUNE (Conception & jeu)

Breton d'origine (pays du vent et de la mer), formé à l'INSAS, acteur professionnel depuis 1992, il a notamment travaillé en France et en Belgique avec, entre autres, Jean Claude Berutti, Isabelle Pousseur, Martine Wyckaert, Jean-Michel D'Hoop, Pascal Crochet, Nathalie Mauger, Laurent Pelly, Anatoli Vassiliev, Charles Tordjman, Lea Drouet, Christophe Sermet. Il a joué dernièrement dans *Phèdre(s)* de Pauline D'Ollonne, et tourne avec le spectacle *Des Caravelles et des Batailles* de Benoit Piret et Elena Doratiotto qu'il jouera au Théâtre de La Bastille en avril 2023. Il a été avec Catherine Mestoussis porteur du projet *La Pluie d'été*, mit en scène par Dominique Roodthoof. Il est apparu dernièrement dans des séries comme *La Forêt*, *Les Rivières Pourpres*, *Unité 42*, et sera dans les prochaines saisons de *Braqueurs* et *Ennemis Publics*. Il a aussi tourné avec Joachim Lafosse, Dominique Cabrera, Julien Leclercq, entre autres. Il est également formateur et responsable d'ateliers.



Serge
DEMOULIN
(Mise en scène)

Originaire des cantons de l'Est, pays du carnaval, il joue dans de très nombreux spectacles et dans la plupart des théâtres francophones en Belgique, en France et en Suisse. Il a notamment travaillé sous la direction de Michel Kacenenbogen, Michael Delaunoy, Philippe Sireuil, Christophe Sermet, Jean-Baptiste Delcourt, Christine Delmotte, Georges Lini et Pauline D'Olonne.

Il a reçu en 2009 le prix du meilleur comédien et celui du meilleur seul en scène pour ***Le Carnaval des Ombres***, dont il est l'auteur. Il est pédagogue depuis de nombreuses années au Conservatoire de Bruxelles et assure la direction artistique du Festival Vacances Théâtre de Stavelot.

Générique

TEXTE Caroline Lamarche

CONCEPTION ET JEU Gaëtan Lejeune

CRÉATION SONORE, LUMIÈRES, DIRECTION TECHNIQUE Frédéric Vannes

RÉGIE GÉNÉRALE Frédéric Vannes

REGARDS EXTÉRIEURS ET ACCOMPAGNEMENT Caroline Cornelis, Caroline Lamarche, Anne-Sophie Sterck

SCÉNOGRAPHIE & COSTUME Laurence Hermant

PRODUCTION Sylviane Evrard

DIFFUSION Mademoiselle Jeanne

MISE EN SCÈNE Serge Demoulin

UN SPECTACLE de Gaëtan LEJEUNE

COPRODUCTION Compagnie du Vendredi, Maison de la Culture de Tournai, Théâtre des Martyrs

Avec l'aide de la Fédération Wallonie Bruxelles-Commission des arts vivants. Avec le soutien du Théâtre National Wallonie-

Bruxelles, du Festival Vacances Théâtre de Stavelot, de la Roseraie.

Remerciements au Théâtre Le Public et à Fabrice Vandersmissen, Blanche Van Hyfte, Marie-Lou Vannes, Séverine Windal.

DATES

Les représentations auront lieu du **09 au 26 avril 2024**.

Les mardis, mercredis et samedis à 19h00, les jeudis et vendredis à 20h15, et le dimanche à 15h00.

RENCONTRE

Bord de scène mardi **16.04**.

CONTACTS PRESSE

Luana Staes

0476 04 57 87

luana.staes@theatre-martyrs.be

Sophie Dupavé

0475 44 17 21

sdupave@theatrenational.be